

## **Le mouchoir**

Plus un souffle de vent.

Seulement quelques gouttes de pluie, fines, transparentes, douces et tièdes.

Et la mer toujours et encore.

La mer et le ciel qui formaient un tout si vaste, si grand qu'on se sentait au milieu de l'univers. Immense.

« Voilà l'infini. Voilà le tout. » pensa Madame L.

Madame L. qui ne savait pas que Marguerite Duras avait écrit : « Regarder la mer, c'est regarder le tout. »

Madame L. qui ne savait pas qui était Marguerite Duras.

Madame L. était une montagnarde.

Elle connaissait des horizons déchiquetés, abrupts, découpés, sauvages.

Des horizons qui se gagnent.

Des horizons qui se méritent.

Mais pas des horizons qui se donnent, qui s'imposent à vous.

Madame L., subjuguée par un sentiment d'infini tout neuf, marchait rêveuse vers la table d'orientation installée sur un petit promontoire d'où l'on découvrait la côte la plus sauvage de l'île.

Monsieur L. avançait à ses côtés, à pas lourds et pesants.

De temps en temps, il balayait l'horizon avec ses jumelles qui pendaient sur sa poitrine et s'entrechoquaient en cadence avec l'appareil photo qu'il portait en bandoulière.

Il suivait le guide et le petit groupe de touristes qui se pressaient autour de lui.

Quand le guide s'arrêta, Monsieur L. s'arrêta.

Quand le guide incita à admirer la côte sauvage et la réserve ornithologique, Monsieur L. admira la côte sauvage et les oiseaux.

Quand le guide attira l'attention des touristes sur l'étrange jeune femme, l'ornithologue de l'île qui parlait aux oiseaux, les caressait, les appelait tel un dompteur de fauves, Monsieur L. glissa sur un amas de galets et se tordit légèrement la cheville.

Il se releva prestement et se fit une canne d'un branchage qu'il ramassa, en connaisseur, comme il le faisait fréquemment en montagne.

Rapidement, instinctivement.

Il n'avait pas eu un regard pour l'ornithologue.

Pourtant, le spectacle était impressionnant. La jeune femme, sanglée dans une combinaison blanche, portait une cagoule et des gants de cuir noir.

Et elle dansait, dansait avec les oiseaux.

Le ballet était bien rythmé, d'une ordonnance savamment orchestrée.

Les oiseaux passaient par deux ou trois alternativement de sa main gauche à sa main droite puis ses épaules, enfin sur sa tête d'où ils s'envolaient en escadrille de cinq ou six.

Avant d'atteindre ses mains, les oiseaux formaient un cercle aux pieds de l'ornithologue dans l'attente d'un signal net et précis de sa part.

C'était fascinant, insolite, beau, troublant.

Les sons âcres et rauques et pourtant mélodieux qui sortaient de la gorge de la jeune dompteuse rappelèrent une chanteuse à Madame L., une chanteuse qui venait d'un pays lointain et froid, un pays dont on parlait peu, un pays de brume, de geysers, de mer et de glace.

L'Islande, peut-être.

Le guide proposa de découvrir le magnifique jardin maritime et le petit groupe de touristes, docilement pour certains, à regrets pour quelques autres, délaissa les oiseaux.

A présent, on s'extasiait sur les plantes.

On aspirait le parfum des fleurs mêlé à l'iode de la mer.

On flânait.

On était apaisé par la plénitude du calme du jardin, quand le gardien de l'île surgit, essoufflé, criant « Au secours ! Au secours ! », appelant « Noémie ! Noémie ! L'ornithologue est blessée. »

Monsieur L. palpa machinalement la poche de son pantalon.

Son canif avait disparu.

Emois, va-et-vient, appels téléphoniques s'enchevêtrèrent autour de Monsieur L., indifférent.

Arrivée des secours par hélicoptère.

Attroupement.

Discussions entre les touristes. On faisait connaissance.

On donnait son avis sur les talents de l'ornithologue, sur les risques inévitables qu'elle prenait. Un événement aussi imprévisible créait des liens forts et inattendus entre les touristes.

On vivait une aventure. On décida d'aller prendre un pot. Ensemble.

Monsieur L. se trouva assis à côté d'une jolie brune, souriante mais peu loquace.

Elle dit seulement : « Je ne vois pas votre femme. »

Les conversations, d'abord animées, s'effilochèrent.

On n'avait plus rien à faire sur l'île. La pluie crépitait sur la mer. L'horizon s'obscurcissait.

On pensait à la traversée du retour. On se hâta en direction du port.

On attendait le bateau avec impatience.

Presque avec mauvaise humeur.

Monsieur L. manifesta de l'inquiétude.

A l'aide de ses jumelles, il cherchait à repérer Madame L.

L'île était déserte. Silencieuse.

Madame L. aimait les longues promenades solitaires.

Elle prendrait le prochain bateau. Le dernier bateau.

Le jolie brune, accoudée au bastingage, regardait pensive, l'île qui s'éloignait, lentement.

Le ciel et la mer étaient devenus d'un blanc si pâle qu'on discernait à peine les mouettes qui voletaient çà et là. La jolie brune esquissa un geste vers les jumelles de Monsieur L..

Elle les ajusta à sa vue, poussa un petit cri : « Vous ! Regardez ! »

Monsieur L, à son tour, fixa l'horizon.

Longtemps. Attentif. Immobile.

Il distinguait très nettement, au milieu des oiseaux, une femme vêtue d'une combinaison blanche, avec une cagoule et des gants de cuir noir, une femme qui dansait, qui dansait.

Quand Monsieur L. remit tranquillement les jumelles dans leur étui, la jolie brune crut voir quelques larmes dans les yeux de Monsieur L..

Monsieur L. sortit de sa poche un très beau mouchoir blanc, se tapota les yeux, replia soigneusement son mouchoir, le remit dans sa poche et abandonna la jolie brune.

Sans un bruit.

Sans un mot.